



DORIS
LESSING

Alfred et Emily

Flammarion

DORIS LESSING

Alfred et Emily

« Je crois que la colère ramenée des tranchées par mon père s'est emparée de moi très tôt et ne m'a plus jamais quittée. Les enfants ressentent-ils les émotions de leurs parents? La réponse est oui, nous les ressentons. Et voilà un héritage dont je me serais bien passée. À quoi bon tout cela? C'est comme si cette vieille guerre imprégnait ma mémoire, ma conscience. »

Doris Lessing, prix Nobel de littérature, explore la vie de ses parents, tous deux abîmés de manière irrévocable par la Grande Guerre. Elle imagine tout d'abord la vie plus heureuse qu'ils auraient pu bâtir si la guerre n'avait pas eu lieu, avant de se livrer à un examen cinglant de leur couple tel qu'il fut en réalité dans l'ombre pesante de cette guerre. « Aujourd'hui encore, je m'efforce d'échapper à cet héritage monstrueux, pour être enfin libre », confie Doris Lessing. Avec *Alfred et Emily*, c'est très exactement ce qu'elle fait, et de manière éclatante.

Doris Lessing est née en Perse en 1919 et a vécu une grande partie de son enfance au Zimbabwe. Devenue célèbre dès son premier livre, Vaincue par la brousse (1950), elle est aussitôt apparue comme un écrivain engagé aux idées libérales. Elle est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages dont le fameux Carnet d'or (prix Médicis étranger). Flammarion a, entre autres, publié Les Grand-mères (2005), Un enfant de l'amour (2007) et Vaincue par la brousse (2007).

Traduit de l'anglais
par Philippe Giraudon

Flammarion

Photomontage :
Studio de création Flammarion,
d'après portraits courtesy
Doris Lessing et cadres
Cat Gwynn © Corbis

ALFRED ET EMILY

DU MÊME AUTEUR

- Un enfant de l'amour*, Flammarion, 2007
Les Grand-mères, Flammarion, 2005
Le Rêve le plus doux, Flammarion, 2004
Mara et Dann, Flammarion, 2001
Le Monde de Ben, Flammarion, 2000
La Marche dans l'ombre, Albin Michel, 1998
La Cité promise, Albin Michel, 1997
L'Amour encore, Albin Michel, 1996
Rires d'Afrique, Albin Michel, 1996
Dans ma peau, Albin Michel, 1995
Rires d'Afrique, Albin Michel, 1993
Notre amie Judith, Albin Michel, 1993
L'Habitude d'aimer, Albin Michel, 1992
Le Cinquième Enfant, Albin Michel, 1990
Descente aux enfers, Albin Michel, 1988
La Madone noire, Albin Michel, 1988
Le vent emporte nos paroles..., Albin Michel, 1987
La Terroriste, Albin Michel, 1986
Si vieillesse pouvait, Albin Michel, 1985
Journal d'une voisine, Albin Michel, 1984
Les Chats en particulier, Albin Michel, 1984
Mariage entre les zones 3, 4 et 5, Seuil, 1983
L'Écho lointain de l'orage, Albin Michel, 1983
Mémoires d'une survivante, Albin Michel, 1982
Shikasta, Seuil, 1982
L'Été avant la nuit, Albin Michel, 1981
Un homme et deux femmes, 10/18, 1981
Nouvelles africaines, Albin Michel, 1980
Les Enfants de la violence, Albin Michel, 1978
Le Carnet d'or, Albin Michel, 1976
Vaincue par la brousse, Plon, 1953, Flammarion, 2007

Doris LESSING

ALFRED ET EMILY

*Traduit de l'anglais
par Philippe Giraudon*

Flammarion

Titre original : *Alfred & Emily*
Éditeur original : Fourth Estate, an imprint of
HarperCollinsPublishers
© Doris Lessing, 2008
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2008
ISBN : 978-2-0813-3697-1

AVANT-PROPOS

Mes parents étaient remarquables, quoique très différents l'un de l'autre. Leur seul point commun était leur énergie. Tous deux furent dévastés par la Première Guerre mondiale. Après avoir eu une jambe fracassée par un obus, mon père dut porter une prothèse en bois. Il ne se remit jamais de l'expérience des tranchées. Quand il mourut, à soixante-deux ans, c'était un vieillard. Sur son certificat de décès, il aurait fallu inscrire comme cause de la mort : la Grande Guerre. Le grand amour de ma mère, un médecin, se noya dans la Manche. Elle ne se remit jamais de cette perte. J'ai tenté de leur donner des vies qui auraient pu être les leurs s'il n'y avait pas eu la guerre.

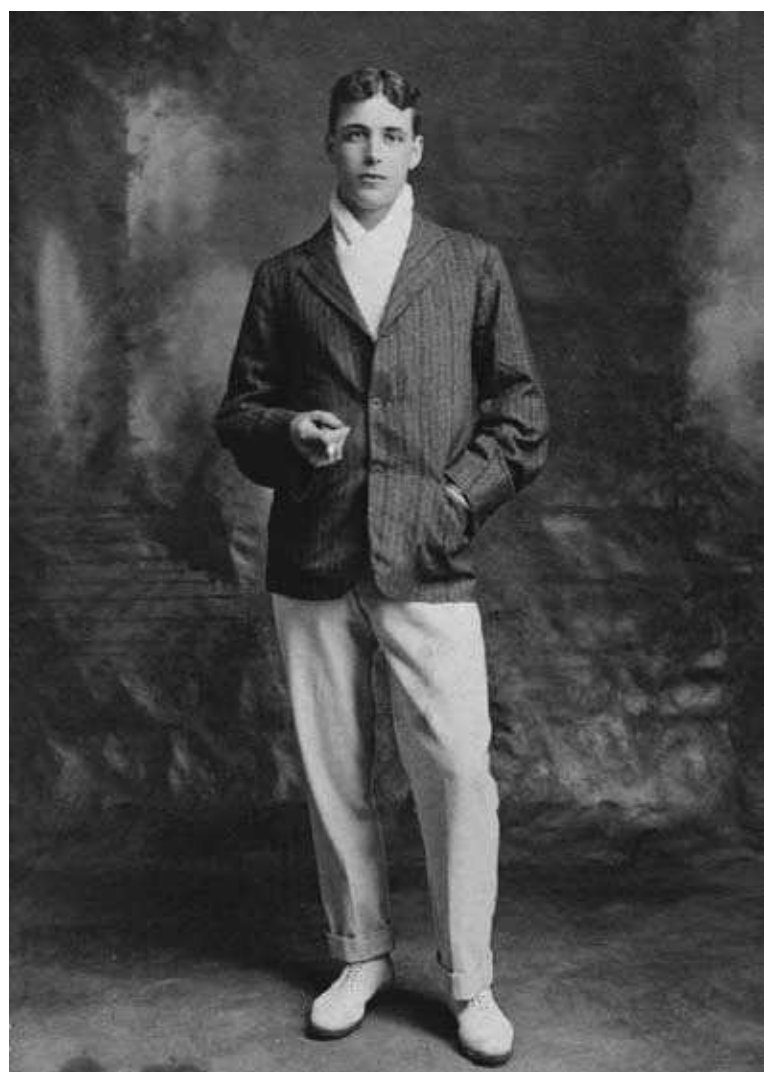
Pour mon père, la tâche était aisée. Il grandit dans la région de Colchester, à jouer dans les champs avec les fils de fermiers. Toute sa vie, il avait voulu être agriculteur, dans l'Essex ou le Norfolk. Comme il n'eut jamais l'argent nécessaire pour acheter une ferme, j'ai exaucé son vœu le plus cher, qui était d'être un fermier anglais. Il excellait dans les sports, notamment le cricket.

Pendant les quatre années de la guerre, ma mère soigna les blessés dans l'ancien Royal Free Hospital de Londres, lequel se trouvait alors dans l'East End. Quand elle eut trente-deux ans, on lui offrit le poste d'infirmière en chef

au Saint George's Hospital, un des plus grands hôpitaux de l'époque. C'est maintenant un hôtel. Habituellement, il fallait attendre d'avoir quarante ans pour occuper un tel poste. Elle était d'une efficacité redoutable. Quand j'étais enfant, je disais pour plaisanter que si elle était restée en Angleterre elle aurait dirigé le Women's Institute ou aurait inspiré, comme Florence Nightingale, la réorganisation des hôpitaux. Elle était également douée pour la musique.

Cette guerre, la Grande Guerre, la « der des ders », pesa lourdement sur mon enfance. Les tranchées étaient pour moi une réalité aussi présente que ce que je voyais autour de moi. Aujourd'hui encore je m'efforce d'échapper à cet héritage monstrueux, pour être enfin libre.

Si je pouvais rencontrer à présent Alfred Tayler et Emily McVeagh tels que je les ai fait vivre par écrit, tels qu'ils auraient été si la Grande Guerre n'avait pas eu lieu, j'espère qu'ils approuveraient l'existence que je leur ai donnée.





PREMIÈRE PARTIE

LE ROMAN D'ALFRED ET EMILY

1902

Les soleils des longs étés du début du siècle dernier ne promettaient que paix et abondance, sans parler de la prospérité et du bonheur. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu des journées aussi imperturbablement ensoleillées. D'innombrables mémoires et romans l'ont certifié, aussi puis-je affirmer en toute confiance qu'en ce dimanche après-midi d'août 1902, dans le village de Longerfield, le temps était splendide. C'était le jour de la fête annuelle de l'Allied Essex and Suffolk Bank. La scène avait lieu dans une vaste prairie que le fermier Redway prêtait chaque année et qui était occupée par des vaches la plupart du temps. Plusieurs activités se déroulaient simultanément. À l'extrémité de la prairie, le tumulte et les cris d'excitation indiquaient que les enfants jouaient à cet endroit. Une longue table à tréteaux, dressée à l'ombre de quelques chênes, était chargée de victuailles variées. L'attention se concentrait principalement sur la partie de cricket, et la majorité des assistants étaient agglutinés autour des silhouettes vêtues de blanc. La scène entière allait bientôt être plongée dans l'ombre par les grands ormes qui séparaient cette prairie de la suivante, où les vaches exilées observaient les événements en agitant leurs mâchoires comme des commères évoquant

des souvenirs. Dans leurs costumes d'un blanc frais, passablement poussiéreux après une journée de jeu, les joueurs avaient conscience de leur importance pour cette fête estivale. Ils savaient que tous les yeux étaient fixés sur eux, y compris ceux d'un groupe de citadins appuyés à une clôture et décidés à ne pas rester à l'écart.

Non loin du terrain de cricket, une grande femme blonde était assise dans l'herbe, sur des coussins. Son visage empourpré proclamait qu'elle n'appréciait guère la chaleur. Elle se trouvait avec une frêle créature – sa fille – et une autre jeune femme qui venait de se pencher en scrutant son visage pour mieux entendre ce qu'elle – Mrs Lane – allait dire.

— Ma chère, vous quereller ainsi avec votre père est très grave.

À cet instant, un jeune homme s'avança vers les piquets et s'immobilisa avec sa batte. La femme blonde s'inclina pour le saluer de la main, et il lui répondit en hochant la tête avec un sourire. Brun et robuste, il était d'une beauté saisissante. Le silence régnant soudain marquait le caractère exceptionnel de sa présence. Le bôleur lança une balle et le batteur la renvoya avec autant d'aisance que de force.

— Chut, dit Mary Lane. Attendez un peu, je voudrais voir...

La petite Daisy se penchait déjà en avant pour regarder. Sa compagne, Emily McVeagh, suivit son exemple bien qu'elle ne vît sans doute pas grand-chose. Elle était rouge d'excitation et de détermination, et ne cessait de jeter des regards de côté à la femme plus âgée dans l'espoir d'attirer son attention.

Une autre balle s'envola à toute allure vers le beau garçon, qui de nouveau la repoussa sans tarder. Des applaudissements s'élevèrent.

— Bravo ! s'exclama Mrs Lane.

Elle s'apprêtait à applaudir mais le bôleur s'était déjà mis à courir.

Encore un lancer... un autre... Une balle atterrit près des trois femmes assises et le joueur de champ courut la récupérer. Les tours de batte continuèrent, quelques spectateurs applaudirent, puis il y eut un tonnerre d'acclamations quand le jeune homme envoya la balle presque aussi loin que l'endroit où jouaient les enfants.

Il était l'heure de prendre le thé. Ce fut la ruée vers la longue table à tréteaux. Une femme postée près de la bouilloire tendait les tasses.

— J'en prendrais bien une tasse, Daisy, dit Mrs Lane.

Sa fille alla aussitôt se joindre à la queue.

Se rappelant qu'Emily attendait bien davantage d'elle, Mrs Lane se tourna vers la jeune fille et déclara :

— Je ne crois pas que vous imaginiez vraiment ce que vous allez subir.

Mrs Lane était une femme influente, pourvue d'amis bien placés, et elle avait appris d'une douzaine d'informateurs différents ce qu'allait exactement subir Emily McVeagh.

La jeune fille avait défié son père, lui déclarant qu'elle n'irait pas à l'université mais deviendrait infirmière.

« Elle ne sera qu'une vulgaire bonne à tout faire », s'était dit Mrs Lane, bouleversée par sa décision.

Elle connaissait bien John McVeagh et sa famille. Elle avait suivi les triomphes scolaires d'Emily avec une admiration mêlée de regret à l'idée que sa propre fille ne pouvait rivaliser avec tant d'intelligence, de personnalité et de pugnacité. Les deux jeunes femmes étaient amies, ce qui étonnait toujours les gens en les voyant si différentes l'une de l'autre. Autant Daisy était timide, effacée, d'aspect fragile, autant Emily était d'emblée maîtresse d'elle-même et des circonstances. Toujours première dans tous les domaines, choisie comme chef de classe, croulant sous les prix, elle apparaissait comme la protectrice de sa petite camarade.

— Je sais que j'en suis capable, dit Emily d'une voix calme.

« Mais pourquoi, pourquoi ? » voulait lui demander Mrs Lane. Peut-être aurait-elle posé la question si le jeune champion ovationné ne s'était dirigé vers elle. Se redressant pour l'embrasser, elle s'exclama :

— Bien joué, mon petit ! Bravo !

Cette petite scène avait son histoire.

Il accepta la tasse de thé que lui offrait Daisy, ainsi qu'une énorme part de gâteau. Puis il s'assit à côté de son amie, Mrs Lane, qui le connaissait depuis sa naissance.

Deux frères. L'aîné, Harry, était l'idole de sa mère. Chacun savait que celle-ci était mécontente de voir son mari, le père de ses enfants, qui détestait son destin d'employé de banque, passer tout son temps libre à jouer de l'orgue à l'église. Elle estimait qu'il aurait plutôt dû s'efforcer de « réussir ». Bien différent de cet homme sans ambition, leur fils aîné s'était vu proposer avant même la fin de ses études un emploi nettement plus avantageux que ce que pouvaient espérer la plupart des étudiants. Il est vrai que c'était un brillant sujet, n'ayant aucun mal à passer des examens et remporter des prix. Cependant cette mère n'aimait pas son second fils, Alfred. C'était du moins ce que donnait à penser son comportement avec lui.

À cette époque, battre un enfant signifiait simplement qu'on respectait les commandements de Dieu : « Qui aime bien châtie bien. » Malgré tout, Mrs Lane avait été choquée par ce qu'elle voyait dans cette famille. Elle aussi était l'épouse d'un employé de banque, occupant une position supérieure, mais son mari était un pilier de l'Église, très impliqué dans la vie locale. Le malheur d'Alfred avec sa mère était depuis longtemps de notoriété publique. Ceux qui plaignaient l'enfant lui accordaient toutes sortes de petits plaisirs et de traitements de faveur. S'il n'était guère intéressé par l'école, il était très doué pour les sports,

notamment le cricket. Venant à peine d'entrer dans sa seizième année, il était trop jeune pour jouer au côté des adultes. Cependant il était là, parmi eux, et qui saurait jamais tout le mal que Mrs Lane s'était donné pour convaincre des gens influents qu'il fallait lui offrir l'opportunité de se distinguer ? La mère d'Alfred était assise avec les spectateurs. Quand on la félicitait pour les prouesses de son fils, elle paraissait gênée, estimant manifestement que seul son autre enfant méritait des applaudissements.

Alfred avait maintenant l'occasion de faire la preuve de ses talents, et Mrs Lane était aussi contente de lui que d'elle-même. Elle avait souvent déclaré qu'elle chérissait ce garçon comme son propre fils, et elle aurait aimé qu'il fût vraiment à elle. La mère d'Alfred éveillait en elle une forte antipathie, même s'il ne lui était guère possible de le dire ouvertement dans cette petite communauté où tout le monde se connaissait.

— Vous nous avez vraiment fait honneur, Alfred, lança-t-elle en s'éventant avec le programme des festivités.

De nouveau, la présence du jeune homme était requise sur le terrain. Il s'y rendit en hâte, non sans sourire à ses deux amies – car Daisy l'adorait autant que sa mère –, et aussi à cette autre adolescente à laquelle il n'avait pas été présenté.

Tout en observant la discussion où Alfred était maintenant mêlé, Mrs Lane se tourna de nouveau vers Emily.

— Vous ne vous rendez pas compte à quel point c'est mal payé, déclara-t-elle. Vous devrez vous échinier comme une boniche, et les horaires sont horriblement chargés. Sans compter que la nourriture est abominable.

Elle ne savait comment exprimer une autre objection de poids. Les infirmières stagiaires appartiennent à la lie de la société, aurait-elle pu dire, ce sont les filles les plus grossières du prolétariat. Alors que vous, Emily McVeagh,

vous avez mené une existence facile, vous avez toujours eu le meilleur. Le changement va être dur pour vous, très dur.

La partie recommençait et le beau garçon avait repris sa place au guichet.

— Si seulement je comprenais pourquoi, réussit enfin à dire Mrs Lane. Si vous pouviez me donner vos raisons, Emily. Vous savez, peu de pères souhaitent que leur fille aille à l'université. Il doit être tellement déçu.

Elle n'appréciait guère John McVeagh, qu'elle trouvait prétentieux et imbu de lui-même, mais il était vraiment fier d'Emily, dont il se glorifiait à tout bout de champ, et il devait maintenant avoir un sentiment...

— Il m'a dit : « Ne remets plus jamais les pieds chez moi ! », lança Emily en regardant sa conseillère avec des yeux brillants de larmes.

Elle avait souvent déclaré qu'elle aurait aimé avoir Mrs Lane pour mère. Sa véritable mère étant morte et sa belle-mère la traitant sans gentillesse, elle en était venue à se considérer comme la fille de cette femme qui l'observait en cet instant d'un air profondément déçu.

— Réfléchissez, Emily, réfléchissez.

Mais Emily allait bel et bien commencer dans une semaine à travailler avec la lie de la société, au Royal Free Hospital de Londres, situé sur Gray's Inn Road. Elle ne pouvait plus rester chez elle, puisqu'elle avait été officiellement mise à la porte.

« Ne remets plus jamais les pieds chez moi... » Elle éprouvait une certaine satisfaction à répéter cette phrase, comme si elle se débarrassait ainsi non seulement de ces mots mais de son père, John McVeagh, en un adieu définitif.

— Il a dit que je ne devais plus me considérer comme sa fille, déclara-t-elle.

Elle n'avait pu s'empêcher de parler avec violence, avec désespoir, et elle était maintenant en pleurs.

— Ma chérie ! s'exclama Mrs Lane en passant son bras autour des épaules d'Emily et en embrassant une joue brûlante de larmes. Ce qu'il dit est sans importance. Vous êtes sa fille, et rien ni personne ne peut y changer quoi que ce soit.

Des applaudissements s'élevèrent de nouveau sur le terrain de cricket. Le beau garçon avait été pris en défaut, mais manifestement sa défaillance n'avait rien de honteux car il fut ovationné tandis qu'il rejoignait les spectateurs. Il ne fut pas étonné en constatant que sa mère, qui l'instant d'avant se trouvait là, à le regarder, avait disparu.

En jetant un coup d'œil par-dessus la tête d'Emily, Mrs Lane vit elle aussi que cette méchante femme, Mrs Tayler, était partie.

Quand Alfred se dirigea vers Mrs Lane, elle lâcha Emily pour serrer dans ses bras le jeune héros. Il était clair qu'elle essayait ainsi de compenser l'attitude de la mère d'Alfred.

— Vous avez joué à la perfection, dit-elle. Bravo, Alfred.

Il hésita un instant, vit le visage en larmes de la jeune inconnue et alla s'asseoir sur une chaise.

— Mon Dieu ! reprit la gentille Mrs Lane en serrant de nouveau Emily contre elle. Je voudrais tellement comprendre, ma chérie !

Tout en regardant la partie de cricket, Alfred entendit la jeune fille dont la tête reposait sur l'épaule de Mrs Lane proclamer :

— Je sais que c'est ce que je dois faire. J'en ai la certitude.

Il parut tenté de s'éclipser, mais se ravisa et alla chercher de nouvelles tasses de thé qu'il tendit aux trois femmes avec un sucrier. Lorsqu'il donna sa tasse à Daisy, il lui demanda tout bas :

— Qui est cette fille ?

— C'est Emily, dit Daisy comme si c'était une réponse suffisante.

Puis elle ajouta :

— Mon amie.

« Voilà donc la fameuse Emily », pensa Alfred. Il avait tellement entendu parler d'elle qu'il savait tout à son sujet. Comme cela arrive souvent quand on est confronté à la personne réelle – en l'occurrence une jeune fille échevelée en train de pleurer –, il se dit qu'il était difficile de comprendre en la voyant pourquoi elle était si importante aux yeux de Daisy.

À l'instant de se rasseoir, les yeux de nouveau fixés sur la partie de cricket, il fut distrait par une rumeur près de la clôture. Les adultes s'étaient éloignés mais des enfants avaient pris leur place. Bien qu'il fût à quelques mètres d'eux, Alfred voyait que ceux-ci étaient pauvres. Les fillettes portaient des robes en lambeaux et étaient pieds nus. Quelques garçons tentaient d'escalader la clôture, en regardant avidement la table couverte de victuailles.

— Va leur donner quelque chose, Daisy, dit Mrs Lane. Prends les sandwiches.

Comme la femme postée près de la bouilloire semblait sur le point de protester, elle ajouta :

— C'est moi qui les ai apportés.

Comprenant ce qui se passait, plusieurs femmes se dirigèrent vers la table, et Mrs Lane leur cria :

— Il n'est question que des provisions que j'ai moi-même apportées !

Alfred et Daisy prirent des assiettes de sandwiches et deux biscuits de Savoie, dont les enfants derrière la clôture s'emparèrent avec avidité. Ils étaient affamés.

Les femmes qui s'étaient approchées pincèrent les lèvres.

— Rien que mes provisions ! répéta Mrs Lane en souriant malgré son irritation.

Elle ajouta à voix basse :

— Leurs précieux gâteaux n'ont rien à craindre de moi.

Une des femmes prit la parole.

— Ce sont des bohémiens. Je n'aimerais pas que mon délicieux biscuit finisse dans leur estomac.

— Même les bohémiens doivent manger de temps en temps, vous savez, lança Mrs Lane.

Elle était rouge de colère, maintenant.

— Ils sont si pauvres, dit Alfred en s'adressant à elle comme s'il attendait une explication. On dirait qu'ils ont besoin d'un solide repas.

— Oui, approuva Daisy.

Elle sourit à ce garçon qu'elle connaissait depuis toujours, cet écolier chétif devenu soudain un héros.

S'arrachant aux bras de Mrs Lane, Emily rattacha le ruban noir qui retenait ses cheveux en arrière. Ayant dix-huit ans, elle avait désormais droit aux chignons, mais en cette après-midi passée avec de si vieux amis il lui avait semblé approprié d'adopter une coiffure de collégienne.

— Il faut que j'y aille, dit-elle. Je vais manquer le train.

— Je t'accompagne, déclara aussitôt Daisy.

Emily se leva, souriante, en refoulant ses larmes.

— Le plus dur, c'est de commencer, avoua-t-elle à Mrs Lane.

Elle se rendait ainsi maîtresse de son propre avenir, le mettait à l'abri de la réprobation muette qu'exprimait le visage grave de Mrs Lane.

Les deux jeunes filles se dirigèrent vers la clôture. Daisy suivait Emily comme une ombre.

Arrivées à la clôture, elles cherchèrent vainement une porte ou une ouverture quelconque.

Les enfants s'attardaient, dans l'espoir d'une nouvelle distribution.

Après un rapide coup d'œil à la ronde, Emily sauta la barrière puis se retourna pour adresser un sourire victorieux à Mrs Lane et à la préposée à la bouilloire, laquelle était scandalisée par ce comportement indigne d'une dame.

Faute de porte, Emily hissa Daisy par-dessus la clôture. Puis les deux jeunes filles s'élancèrent vers la gare.

Alfred avait rejoint le groupe près des joueurs.

Mrs Lane était maintenant assise dans l'ombre profonde et son visage empourpré retrouvait peu à peu sa couleur normale.

— C'est parfait... dit-elle, peut-être à l'adresse des moineaux qui s'attaquaient aux gâteaux.

Elle songea au saut merveilleux de la jeune fille par-dessus la clôture, revit son aisance, sa grâce. Tout cela semblait étrangement comme un démenti aux projets aussi imprudents qu'irréfléchis d'Emily.

— Non, dit Mrs Lane. Oh, non. C'est impossible. Quel gâchis !

AOÛT 1905

Encore la même scène. Les vaches continuent d'observer en ruminant. Alfred est à la batte. Il a dix-neuf ans et cela fait désormais deux ans qu'il joue avec les adultes. C'en est fini du bel adolescent nerveux. Il est devenu un vrai jeune homme et tout le monde a les yeux fixés sur lui, pas seulement Mrs Lane, qui s'évente sur sa chaise à l'ombre du chêne, et la mère d'Alfred, qui sanglote avec ostentation.

Rien d'étonnant qu'une certaine ironie se lise sur le visage de Mrs Lane.

Le lendemain du jour où nous les avons vus précédemment, Daisy avait annoncé à son retour de Londres qu'elle allait rentrer comme stagiaire au Royal Free Hospital avec son amie Emily. Il semblait évident après coup que Mrs Lane aurait pu s'y attendre. Daisy avait toujours admiré Emily et s'était efforcée de l'imiter dans la mesure où ses propres talents le permettaient. Bouleversée, atterrée, Mrs Lane n'avait cessé de pleurer jusqu'au moment où son mari, encore plus inquiet pour elle que pour leur fille, avait fait venir le médecin et déclaré à son épouse :

— À présent, ma chérie, ça suffit. Vous prenez les choses beaucoup trop à cœur.

Mrs Lane ne savait pas qu'il fût possible de pleurer comme elle le faisait maintenant. Sa petite fille, qu'elle appelait souvent dans l'intimité sa fée ou son ange, était dans un hôpital à essuyer le derrière des miséreux. Le choix qu'avait fait Emily était épouvantable, mais au moins elle était grande et forte. Alors que Daisy, cette enfant si fragile... Quand une mère verse des larmes inconsolables parce qu'un enfant ne suit pas la direction qu'auraient voulue ses parents, il convient de poser au moins une question. Pourquoi se sent-elle ainsi accablée, vaincue, comme si une part d'elle-même avait été condamnée à mort ? On peut en dire tout autant d'un père. En l'occurrence, on racontait que John McVeagh était fou de chagrin.

Quant à Mrs Tayler, elle sanglotait bruyamment, bien en vue sur son siège surplombant le terrain de cricket. Son Alfred qui maniait sous ses yeux la batte avec tranquillité, admiré et applaudi par la foule, s'était vu proposer des emplois dans diverses banques, y compris à Luton et Ipswich, non pour son habileté à maîtriser la plume ou les chiffres mais afin de l'attirer dans l'équipe locale de cricket. Comme il était également doué pour le billard et les boules, on se disputait cette jeune vedette, et sa mère était aussi ravie que lorsqu'on avait choisi son autre fils pour son intelligence. Mais Alfred avait refusé. Il avait déclaré qu'il préférerait mourir plutôt que de devenir employé de banque, que ses deux années dans l'Allied Essex and Suffolk Bank n'avaient été pour lui qu'un long cauchemar. Et il avait décidé de travailler pour Mr Redway, le fermier qui prêtait chaque année sa prairie pour cette fête. Alfred était très ami avec Bert Redway, lequel avait grandi à ses côtés. En fait, il avait passé son enfance à jouer avec les fils des fermiers, le long des haies et dans les champs.

— Il va devenir garçon de ferme, avait gémi sa mère. C'est bien le fils de son père. Ces deux-là ne songent qu'à me rendre malheureuse.

Elle avait fait la tournée des cuisines, afin de se faire plaindre par les maîtresses de maison.

Alfred s'était contenté de lui dire :

— Mère, je n'ai pas l'intention de végéter dans une banque et c'est mon dernier mot.

Le matin même, il avait enfoncé le clou en ramassant les bouses de vache sur la prairie. Les commissaires de la fête, les surveillants des jeux des enfants et les hommes chargés d'installer le terrain de cricket l'avaient observé en souriant, voire en riant quand sa mère avait le dos tourné. Et son père avait abandonné brièvement l'orgue de l'église pour lui dire :

— Bravo, Alfred. J'aimerais pouvoir en faire autant.

Mrs Lane était désolée pour la mère d'Alfred, mais convaincue que sa propre déception était bien pire. Alfred avait été toute sa vie un apprenti fermier : cela n'avait rien d'une nouveauté. En revanche, penser que Daisy, sa petite fille... Chaque semaine, Mrs Lane envoyait à Londres un énorme cake, une boîte remplie de pâtés, toutes sortes de friandises. Emily et Daisy dormaient dans une chambre avec six autres stagiaires, que Mrs Lane appelait intérieurement et même en public de la racaille de l'East End. Dix minutes après avoir été ouverts, les paquets ne contenaient plus une miette car toutes les filles étaient affamées. Les stagiaires avaient très peu de congés. Quand elle voyait sa fille et Emily, Mrs Lane était aussi horrifiée et chagrinée qu'elle l'avait prévu. Elles étaient si maigres, si épuisées. En constatant qu'elle ne s'était nullement exagéré les privations qui les attendaient, elle se demandait comment ces deux enfants élevées dans le confort pouvaient tenir le coup.

Elle avait cru qu'Emily renoncerait, présenterait des excuses à son père et rentrerait chez elle en se repentant. Il n'en fut rien. Le jour où Mrs Lane entreprit sa fille avec tact à ce sujet, Daisy répondit simplement :

— Elle ne ferait jamais une chose pareille. Elle a sa fierté, mère.

D'ailleurs, Emily n'avait jamais laissé entendre qu'elle pensait avoir commis une erreur.

En fait de fierté, songea Mrs Lane avec dédain, ce n'était qu'entêtement, sottise obstinée. Les mains des jeunes filles étaient rougies, abîmées. Elles avaient toutes deux l'air de bonnes à tout faire – et c'était bien ce qu'elles étaient. Leur travail consistait exclusivement à vider des bassins, frotter, nettoyer et essuyer, laver planchers, murs et plafonds du matin au soir. Quand elles obtenaient une après-midi de congé, elles s'effondraient sur leur lit pour dormir.

Mrs Lane déclara à son époux qu'elle avait tellement honte qu'elle en mourrait ; mais si elle avait pu connaître l'avenir... Daisy, sa petite fée, finit par devenir examinatrice, et le regard glacial de ses yeux cachés derrière des lunettes coûta des larmes à bien des malheureuses candidates à la carrière d'infirmière. Elle était célèbre pour sa sévérité mais aussi pour sa rectitude et son sens de la justice.

Alors que Mrs Lane avait tellement désiré avoir des petits-enfants, elle n'en eut jamais car Daisy se maria sur le tard, avec un éminent chirurgien, et se consacra à aider Emily dans ses œuvres charitables.

Cette après-midi-là, toutefois, même si elle se sentait le cœur brisé, Mrs Lane effaça toute trace de larmes pour attendre les jeunes filles, qui avaient quelques heures de congé. Elle avait veillé à ce que la table soit chargée de victuailles, car elle savait qu'Emily et Daisy se jetteraient dessus dès leur arrivée. Elle avait déjà eu des mots avec les administrateurs de plusieurs hôpitaux, sans compter les surveillantes et responsables renommées d'écoles d'infirmières. Il était aussi absurde que scandaleux d'exiger un tel labeur de jeunes femmes si horriblement mal nourries. Elle projetait d'écrire au *Times* à ce sujet.

REMERCIEMENTS

Je remercie le photographe Francesco Guidicini, qui m'a aidée à sauver des clichés très anciens et parfois abîmés.

Composition et mise en page



N° d'édition : L01ELHN000178N001
Dépôt légal : septembre 2008